

ELIZABETH MCNEILL

9.  
semaines  
1/2

Le classique  
de la littérature érotique

*Traduit de l'américain par Antoine Berman*



AU DIABLE VAUVERT

9 semaines 1/2



AU DIABLE VAUVERT

Elizabeth McNeill

# 9 semaines 1/2

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par ANTOINE BERMAN



ISBN : 978-2-84626-774-8

Titre original : 9 ½ WEEKS

© 1978 by Elizabeth McNeill.

© Éditions Au diable vauvert, 2013, pour la présente édition

Au diable vauvert

[www.audible.com](http://www.audible.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

[contact@audible.com](mailto:contact@audible.com)

*Pour H. B. et H. R.  
avec tous mes remerciements.*

## Introduction

Le manuscrit qui deviendrait *9 semaines ½*, extrême et fameux compte-rendu d'une relation sadomasochiste, fut publié sous le pseudonyme d'Elizabeth McNeill, en 1978.

À une époque où l'érotisme est monnaie courante et où la problématique de l'intégrité du corps féminin n'a jamais été si pertinente, *9 semaines ½* et son traitement franc et poétique du sexe immoral n'ont rien perdu de leur troublant pouvoir. *9 semaines ½* est un puissant antidote à ce qui passe pour être l'érotisme aujourd'hui. Loin du fantasme imaginaire et exagéré, le livre de McNeill, présenté sous forme de mémoires, est marqué par son caractère explicite autant

qu'il l'est par l'absence. Le lecteur est cantonné à sa perspective propre et, même alors, est-elle occultée par l'usage d'un pseudonyme.

Le livre fait un peu moins de cent vingt pages, mais sa présentation brute du sadomasochisme est si vivante, les images sont si torrides, qu'exposer ses tensions plus avant serait davantage que la plupart des lecteurs pourraient en supporter. Aux débuts de leur relation, l'amant de McNeill apporte un miroir dans la chambre, la gifle et, la prenant par les cheveux, la force à regarder les marques faites symétriquement sur ses joues. La nuit, McNeill passe des heures son bras enchaîné à un lit ; ou accompagne son amant pour acheter un fouet qu'il teste en public sur ses jambes nues ; il lui est encore ordonné de se rendre dans un hôtel cinq étoiles pour s'habiller en homme, de circuler ainsi dans le hall pour ensuite retourner dans la chambre où son amant « me prend comme un homme ».

McNeill, décrite dans les articles de l'époque comme l'employée d'une grande entreprise basée à New York, est apparemment capable de dissocier sa vie d'employée compétente de l'esclave sexuelle qu'elle est devenue pour son

amant dominant, abusif, borderline et de plus en plus exigeant.

Durant la discrète période de *9 semaines ½*, elle s'en tint à la séparation jour/nuit. Les exigences de son amant devinrent de plus en plus alarmantes et ses orgasmes prédictibles, « comme un parfait jouet mécanique ». Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsque McNeill tombe dans une dépression nerveuse qui marque la fin de leur relation, qu'elle peut comprendre son état d'esprit d'alors : « Que ce fût bien moi qui vécus durant cette période est, rétrospectivement, impensable. Je n'ose regarder ces semaines que comme un phénomène isolé, aujourd'hui révolu : un segment de ma vie aussi irréel qu'un rêve, dépourvu de toute implication. »

*9 semaines ½* est une expérience de lecture intense et condensée. (Le film de 1986, avec Kim Basinger et Mickey Rourke, conserve le squelette du scénario, mais guère plus). L'œuvre atteint son objectif de confidentialité mais la dissimulation de l'identité de l'auteur laisse le lecteur sur sa faim. Nous voulons – nous en avons besoin – en savoir plus sur la femme qui se nomme elle-même Elizabeth McNeill. Pourquoi est-elle tombée dans cette relation ?



Comment l'a-t-elle pu ? Y avait-il autre chose concernant son histoire ?

La véritable identité de McNeill fut révélée pour la première fois en 1983 par Steven M. L. Aronson dans son livre *Hype*, qui a pour sujet la manière dont les personnages publics se transforment, physiquement et existentiellement, pour satisfaire à la machine médiatique. L'information m'a été confirmée par différentes sources, dont l'agent littéraire de longue date de Day, Wendy Weil, deux semaines avant qu'elle ne meure.

Savoir que McNeill est réellement Day est comme ouvrir une porte et ne pas être capable de la refermer complètement.

Plus j'étudiais les archives publiques à fond, plus l'histoire de Day devenait opaque. Elle est née à Graz, en Autriche, en novembre 1940, fille d'Ernst Seiler et de sa femme. Mais, vraisemblablement par dépit, elle ouvre *Ghost Waltz*, les mémoires qu'elle écrivit sous son véritable nom, en annonçant qu'elle fut adoptée et eut « deux jeux de parents ». (La phrase passe pour vraie, mais un chapitre plus tard, Day révèle que c'est un mensonge, se remémorant ce qu'un professeur nota sur l'une de ses copies, écrite à

l'âge de 12 ans : « N'exagère pas, la vérité suffit. ») Son enfance fut sans remous avec comme fond trouble la guerre, dont ses parents ne discutèrent jamais ouvertement. Autre sujet *verboten* : le service de son père dans les S.S., par lequel Day est également obsédée et pour lequel elle s'excuse.

En 1957, Ingeborg était étudiante à Syracuse au sein d'un programme d'échange mis en place par l'*American Field Service*. Trois ans plus tard, elle se maria à Dennis Day, alors séminariste à White Plains pour devenir prêtre anglican. Ils déménagèrent en Indiana où elle obtint un B.A. en études allemandes du Goshen College. Elle passa plusieurs années à enseigner dans de petits villages du Midwest. La fille du couple, Ursula, naquit en 1963. Dans *Ghost Waltz*, Day parle d'un fils plus jeune, Mark, qui fut « malade à la naissance et qui le restât », et qui vécut jusqu'à l'âge de 7 ans.

Après la mort de son fils, Day, tombée amoureuse d'un homme dont elle ne donne pas le nom, quitta son mari. Elle se rendit à Manhattan avec Ursula et y trouva un poste d'éditrice à *Ms. Magazine*. Les informations sur la manière dont Day rejoignit le trimestriel féministe pionnier fondé par Gloria Steinem et Letty Pogrebin sont rares, mais

elle y travailla pendant quatre ans. Ses tâches variaient de l'édition d'essais à la traduction de textes du genre de ceux de son homonyme, Ingeborg Bachmann. Day devait travailler à *Ms. Magazine* au cours de l'affaire décrite dans *9 semaines 1/2*, ses activités nocturnes en tension radicale avec l'orientation féministe du magazine. Day dissimula vraisemblablement son manuscrit à ses collègues (quoiqu'il soit difficile de savoir s'ils ont su avant ou après la publication que McNeill et Day étaient une seule et même personne) et la fin de son livre, dans lequel elle se retrouve dans un hôpital, en traitement pour « une période de plusieurs mois », paraît coïncider avec son départ de *Ms.*

*9 semaines 1/2* alimenta de nombreuses controverses et un bavardage considérable parmi les gens de lettres. Le livre eût-il été publié sous le véritable nom de Day, on ne peut qu'imaginer que les bavardages se soient intensifiés, et que des questions aient été posées sur ce qu'elle avait tu. Où était la fille de Day, par exemple, alors que la dévorante aventure se développait ? Envoyée à son père ? Nous ne le saurons jamais, car l'existence d'Ursula a été délibérément effacée du livre et fut la principale

raison pour laquelle Day publia *9 semaines ½* anonymement.

Lisant *Ghost Waltz* et *9 semaines ½* côte à côte, les faiblesses de Day s'éclairent mutuellement. Les deux livres examinent les conséquences de relations marquées par la distance – qu'il s'agisse de l'humiliation facile et autoritaire de son amant, ou de ses parents fermant la porte à toute discussion concernant les liens nazis d'Herr Seiler. L'absence et la privation émotionnelle dont la jeune Ingeborg fait l'expérience et avec lesquelles elle apprend à vivre ont pénétré sa vie adulte et doivent y avoir été fixées par sa brève mais toxique relation, dans laquelle une passion obéissante fut prise pour quelque chose de plus. Les deux livres nous ouvrent l'accès à l'esprit de Day, faisant démonstration de son obsessionnel besoin d'ordre face à un chaos émotionnel extrême. Mais ils offrent également une plongée dans un moment particulier de l'histoire, aujourd'hui mûre pour entendre les mémoires en forme d'excuses d'un passé nazi et les mémoires masochistes d'une obsession sexuelle. Le grand bouleversement social de ces dernières décennies pousse certains secrets en pleine lumière et permet la discussion de sujets

autrefois tabous. Pour emprunter au titre de l'un des livres d'épanouissement personnel les plus populaires de l'époque, si les confessions littéraires de Day lui permettent d'être en paix, alors peut-être pouvons-nous être en paix avec nos propres peurs et désirs les plus sombres.

Les critiques ne surent trop que faire de *Ghost Waltz* lors de sa publication. Le livre se vendit à peine, et après cela Day disparut pour ainsi dire de la carte littéraire.

À partir de là, les informations à propos de Day se restreignent à un filet. En 1983 – l'année où son identité en tant que McNeill fut révélée en presse –, les mémoires de Day furent réimprimées avec davantage de succès (et dans sa propre traduction) en Allemagne, sous le titre *Geisterwaltzer*. Un guide de voyage de la Scandinavie de Rand McNally fut publié en 1987 sous sa direction. Day se maria à un homme nommé Donald Sweet, de quatorze ans son aîné. Ils vécurent à Port Yarmouth, Massachusetts, dans la fin des années quatre-vingt-dix, avant de déménager à Ashland, Oregon. Day ne reconnut jamais publiquement son autre identité, pas plus qu'elle ne fit de commentaires sur la version cinématographique de *9 semaines 1/2*.

Elle ne le fera malheureusement jamais : les archives publiques révèlent qu'elle s'est suicidée le 18 mai 2011, à l'âge de 70 ans. Elle était malade depuis plusieurs années et était la principale aide de son mari infirme, qui mourut quatre jours seulement après elle.

Sarah WEINMAN  
Écrivaine, rédactrice en chef de *Brooklyn*



La première fois que nous avons couché ensemble, il m'a tenu les mains derrière la tête. Ça m'a plu. Il m'a beaucoup plu également. Il était fantastique, romantique, drôle, brillant, parlait de choses passionnantes. Et il m'a énormément fait jouir.

La deuxième fois, il a ramassé le foulard que j'avais jeté à terre en me déshabillant, a souri et m'a dit : « Tu veux bien que je te bande les yeux ? » Personne ne m'avait jamais fait ça au lit. Ça m'a plu. Il m'a plu encore davantage que la première fois, à tel point qu'après, en me lavant les dents, je n'arrêtais pas de me



sourire dans la glace : vraiment, j'avais trouvé un amant merveilleux.

La troisième fois, il m'a plusieurs fois menée au bord de l'orgasme. Alors que je n'en pouvais plus – il venait de se retirer pour la dixième fois –, j'ai entendu ma propre voix, flottant pour ainsi dire au-dessus du lit, le supplier de continuer. Il m'a reprise. Je commençais déjà à tomber amoureuse.

La quatrième fois, alors que j'étais si excitée que je ne pensais plus à rien, il a de nouveau utilisé le foulard pour m'attacher les poignets. Ce matin-là, il avait envoyé treize roses à mon bureau.

Dimanche. Le mois de mai tire à sa fin. Je passe l'après-midi avec une amie qui a quitté il y a un peu plus d'un an l'entreprise où je travaille. À notre grande surprise, nous nous sommes davantage vues pendant ces derniers mois qu'à l'époque où elle était encore là-bas. Elle habite en ville, et il y a une foire près de chez elle. Nous nous promenons, bavardons, flânon, déjeunons. Elle s'achète une jolie bonbonnière d'argent à un stand où l'on vend de vieux habits, des livres dépareillés, d'immenses tableaux de femmes à l'air mélancolique (avec de l'acrylique incrusté au bord

de leurs lèvres roses) et toutes sortes d'objets soi-disant « antiques ».

Je me demande soudain si je vais retourner à un stand où j'ai vu une écharpe en dentelle que ma copine a trouvée « minable » et « crasseuse ». « Je sais bien qu'elle est crasseuse », lui dis-je, haussant la voix pour me faire entendre dans le bruit de la rue. « Mais imagine-la une fois lavée et repassée ! » Elle se retourne, met sa main droite à l'oreille et me montre une femme qui porte un costume d'homme et qui examine avec passion de vieux tambours. Puis elle détourne de nouveau les yeux. « Imagine-la lavée, repassée. Je trouve que c'est vraiment une bonne affaire. » « Alors, vas-y tout de suite, me souffle-t-elle à l'oreille. Sinon quelqu'un d'autre va l'acheter, et elle sera déjà lavée et repassée quand tu parleras à la marchande. » Je jette un coup d'œil ennuyé à un type derrière moi, essaie de rejoindre mon amie qui ne m'a pas attendue. Mais je suis bloquée sur place. Le mouvement lent et traînant de la foule s'est maintenant transformé en immobilité. Juste devant moi, trois gosses âgés d'à peine 6 ans sucent des glaces italiennes toutes dégoulinantes. Un guitariste s'est joint au joueur de

tambour près des stands. « C'est une foire de plein air, la première de la saison, dit la voix à mon oreille gauche. Je crois que tu devrais aller l'acheter, ton écharpe. »

Le soleil brille. L'air n'est pas si chaud ; embaumé, plutôt. Le ciel miroite, l'air est aussi net qu'au-dessus d'une petite ville du Minnesota. Le gosse devant moi a dû goûter à toutes les glaces de ses copains. C'est vraiment un agréable dimanche après-midi. « Je sais bien qu'elle est minable, cette écharpe, dis-je. Mais en même temps, c'est du joli travail, et pour quatre dollars... Le prix d'une entrée de ciné... Je crois que je vais l'acheter. » Mais à présent, impossible de bouger. L'homme est devant moi ; il me sourit, et je lui souris. Il ne porte pas de lunettes de soleil. Ses cheveux tombent sur son front. Quand il parle (et plus encore quand il sourit), son visage devient très séduisant. Je me dis pourtant qu'il ne doit pas être très photogénique s'il prend un air sérieux devant l'appareil. Il porte une chemise rose un peu usée, remontée jusqu'aux coudes, un pantalon kaki flottant (au moins, ce n'est pas un homosexuel : ils portent toujours des pantalons serrés), des chaussures de tennis,

mais pas de socquettes. « Je vous accompagne, me dit-il. Vous finirez bien par la retrouver, votre copine. À deux ou trois blocs d'ici, il y a moins de monde. Évidemment, elle pourrait s'en aller, mais... » « Non, lui dis-je. Elle habite près d'ici. » Il se fraie un passage dans la foule et me crie par-dessus l'épaule : « Moi aussi ! Je m'appelle... »